

On voit par ce qui précède combien il serait important à un cultivateur de proportionner rigoureusement ses engrais aux besoins de sa terre, lors même que l'économie ne l'y engagerait point.

En principe général, il vaut mieux toujours bien fumer une petite portion de terre que mal une grande parce que les frais de la culture de cette dernière étant plus considérables que ceux de la culture de la première, le bénéfice net en est d'autant diminué. De là les avantages de ne cultiver jamais plus du quart des terres arables d'une propriété en plantes annuelles ou bisannuelles, surtout en céréales.

Cependant, c'est une mauvaise méthode que de donner plus d'engrais qu'il ne faut pour assurer la bonté des prochaines récoltes, parce que l'excès de fertilité nuit à la production des graines et ne rend pas meilleures, en les rendant plus coûteuses, celles des plantes fourragères.

Comme nous l'avons signalé dans le cours de notre *causerie*, toutes les terres n'ont pas le même besoin d'engrais, et certains engrais conviennent plutôt à une espèce de terre qu'à une autre. Dans ce cas, la pratique, jointe à une minutieuse observation, est le meilleur guide.

L'époque où les engrais sont répandus sur les terres varie non seulement dans chaque pays, mais même dans chaque ferme.

Si les cultivateurs peuvent, sans inconvénients graves, varier l'instant où ils transportent leurs engrais, ils doivent tous être convaincus qu'il n'y a aucun avantage, mais des pertes certaines à le laisser longtemps sur le sol sans l'éparpiller et sans l'enterrer, car l'évaporation d'un côté, les pluies de l'autre, ne peuvent que lui enlever ses principes volatils et solubles; et ce sont, comme nous l'avons déjà fait remarquer plusieurs fois, les seuls réellement actifs qui s'y trouvent.

Que penser donc de ceux qui laissent leurs fumiers en petit tas et même éparpillés pendant des mois entiers, pendant tout un hiver, comme au moment où nous écrivons ces lignes, notre voisin nous en offre un exemple? Ces fumiers ne ressembleront plus qu'à de la paille pourrie, et ne devront pas produire plus de bien qu'elle. En effet une partie de la portion soluble de ces fumiers au moment de les enfouir dans la terre pourra bien avoir été entraînée dans la terre, mais aussi une autre aura certainement été emportée par les eaux dans les fossés ou sur les champs voisins, surtout lorsque ces champs reçoivent, lors de la fonte des neiges, les égouts des chemins publics.

Il est donc convenable que les fumiers, aussitôt leur entrée sur le sol soient dispersés et enterrés plus ou moins profondément selon la nature des plantes auxquelles ils sont destinés. Agir différemment est contraire au but et par conséquent nuisible aux intérêts de la culture.

#### La colique chez les chevaux.

Nous lisons dans un journal d'agriculture publié aux États-Unis, qu'un moyen très efficace de procurer du soulagement aux chevaux atteints de colique est le suivant: Faites dissoudre une chopine de sel dans une chopine d'eau chaude, et ajoutez à ce mélange une pinte de vinaigre, et donnez-en à boire la

moitié à l'animal malade; si cette première dose ne suffit pas pour guérir votre cheval, faites-lui boire le reste. Celui qui indique cette recette en a fait avantageusement l'expérience sur plusieurs chevaux atteints de colique. Le sel et le vinaigre étant faciles à obtenir, le moyen indiqué ne peut être qu'avantageux.

#### Danger de semer les graines dans une couche trop chaude.

Avant de placer ses graines dans une couche chaude il convient de s'assurer du degré de chaleur qu'elle possède. Quand elle est trop chaude pour recevoir les semis auxquels on les destine, il faut attendre quelques jours, plus ou moins, suivant la nature des graines et la manière de les placer. Ainsi un gros fruit peut être mis sur une couche chaude qui ferait périr une graine de melon; de même les graines de tabac, lorsqu'on les sème dans une terrine, peuvent être plutôt mises sur la couche lorsqu'on les sème à nu. On doit s'assurer de la chaleur d'une couche lorsqu'on l'emploie, si rigoureusement au moyen d'un thermomètre, soit par approximation en y enfonçant un bâton, ou même directement avec la main. Beaucoup de semis se perdent, se brûlent, comme disent les jardiniers, pour n'avoir pas pris ces précautions. Lorsque la chaleur d'une couche commence à décliner, on peut accélérer son refroidissement par des arrosements multipliés ou abondants; mais quand la chaleur ne fait que s'établir, ce moyen l'augmente presque toujours: c'est ce que ne savent pas tous les jardiniers, et ce qui leur fait souvent éprouver des pertes.

#### L'émigration de nos compatriotes.

M. le Rédacteur,

L'émigration des canadiens aux États-Unis paraît fixer l'attention de plusieurs membres de notre Parlement Provincial, et de presque tous les journaux de notre Province, mais on ne s'accorde pas quant aux moyens à prendre pour prévenir ou diminuer ce désastre. Les uns recommandent l'établissement de manufactures; les autres demandent une plus grande part d'encouragement de la part de nos gouvernants, en faveur de la colonisation, les uns et les autres ont raison. Mais il faut de plus, pour diminuer sinon arrêter ce fléau, que tous, tant que nous sommes, à quelque classe de la société que nous appartenions, nous apportions notre contingent d'efforts pour combattre cette plaie si désastreuse à notre population.

Si depuis un siècle, le peuple canadien s'est multiplié dans une proportion plus grande que les peuples qui l'environnent, ce n'est pas certainement dans les manufactures qu'il a puisé le germe de vie et cette moralité qui l'a distingué jusqu'aujourd'hui. Les manufactures domestiques ont suffi jusqu'à ces derniers temps à l'entretien de nos familles. Les femmes canadiennes, en travaillant dans leurs maisons à préparer les étoffes et les vêtements de la famille, retiennent leurs enfants, et leur font éviter les compagnies dangereuses et les réunions de gens des deux sexes, hors du contrôle de leurs parents: dangers si ordinaires dans les habitues des manufactures. C'est une gloire pour nos familles canadiennes de conserver ces habitudes de travail qui les rendent indépendantes et capables de se suffire à elles-mêmes, et on ne peut trop encourager ces anciennes coutumes des manufactures domestiques.

Nous devons donc de toutes nos forces encourager l'industrie domestique. Nos sociétés d'agriculture peuvent contribuer grandement à lui donner de l'émulation en accordant des prix lors de nos exhibitions agricoles de comté, pour la meilleure fabrication de nos étoffes canadiennes.

Si les finances de nos sociétés d'agriculture ne permettent point, avec le système actuel, aux directeurs de donner tout l'encouragement voulu, que l'on s'adresse au Conseil d'agriculture pour obtenir un octroi spécial à cet effet, ou que l'on